

les reins, et rien ne bouge. // 8 novembre Ce qui caractérise au plus haut point le style des Goncourt, c'est le mépris hautain qu'ils ont pour l'harmonie, ce que Flaubert appelait les chutes de phrases. Elles sont encombrées, leurs phrases, de génitifs accouplés, de subjonctifs lourds, de tournures pâteuses qui ont l'air de sortir d'une bouche pleine de salive. Ils ont des mots qui sont comme des ronces, une syntaxe qui racle la gorge, qui font au haut du palais l'impression d'une chose qu'on ne peut pas se décider à vomir. // 25 novembre C'est en pleine ville qu'on écrit les plus belles pages sur la campagne. // 4 décembre L'esprit n'accueille une idée qu'en lui donnant un corps ; de là les comparaisons.

JULES RENARD

leçons d'écriture et de lecture





leçons
d'écriture
et de lecture

© Les Éditions du Sonneur, 2009
ISBN : 978-2-916136-19-6
Dépôt légal : mai 2009
Conception graphique : Anne Brézès
Relecture typographique : Nathalie Barthès

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
tél. : 01 45 49 15 86 – fax : 01 42 22 12 69
www.editionsdusonneur.com

JULES RENARD

leçons
d'écriture
et de lecture



AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR

Jules Renard (1864-1910) tint son Journal de 1887 à sa mort. Si cet ouvrage est considéré comme son chef-d'œuvre, il est aussi l'un des grands livres de la fin du XIX^e siècle, photographie d'une famille, d'un milieu, d'une époque.

Tout au long de ce journal, Jules Renard n'a cessé de s'interroger sur les mots, la phrase, le rythme, le style... et les écrivains. Ceux de son époque comme ses aînés, français comme étrangers. Il y dresse aussi son propre portrait, celui d'un homme de lettres orgueilleux et exigeant, désabusé et empli de doute sur son talent.

Leçons d'écriture et de lecture propose un choix de ces considérations et de ces préoccupations, pour un voyage singulier et vivifiant en littérature.

Un index recense en fin d'ouvrage les écrivains cités.

1887

Sans date Le talent est une question de quantité.

Le talent, ce n'est pas d'écrire une page : c'est d'en écrire trois cents. Il n'est pas de roman qu'une intelligence ordinaire ne puisse concevoir, pas de phrase si belle qu'elle soit qu'un débutant ne puisse construire. Reste la plume à soulever, l'action de régler son papier, de patiemment l'emplier. Les forts n'hésitent pas. Ils s'attablent, ils sueront. Ils iront au bout. Ils épuiseront l'encre, ils useront le papier. Cela seul les différencie, les hommes de talent, des lâches qui ne commenceront jamais. En littérature, il n'y a que des bœufs. Les génies sont les plus gros, ceux qui peinent dix-huit heures par jour d'une

manière infatigable. La gloire est un effort constant.

La phrase lourde, et comme chargée de fluides électriques, de Baudelaire.

J'ai en horreur les histoires qui se passent quelque part. C'est sans doute pour cette raison que j'aime beaucoup les livres de voyages, étant si peu « calé » en géographie que les lieux qu'on me décrit sont pour moi des pays vagues, des pays d'imagination et de rêve qui, pour ainsi dire, ne comptent pas.

L'effet le plus puissamment produit, Villiers de L'Isle-Adam le doit aux mots qui jurent avec les faits.

En littérature, il avait assez de courage pour soutenir que le sonnet d'Arvers¹ n'est pas un chef-d'œuvre.

22 juillet Je ne me sens jamais assez mûr pour une œuvre forte. Apparemment, j'attends de tomber en ruines.

4 août Entre Ronsard et André Chénier (et encore, André Chénier !...), on cherche en vain un poète. Je ne dis pas : un rimeur, un versificateur, un aligneur de mots, mais un poète. Pas un ! Appelons poésie une création par l'image et le rêve.

13 septembre Le plus artiste ne sera pas de s'atteler à quelque gros œuvre, comme la fabrication

d'un roman, par exemple, où l'esprit tout entier devra se plier aux exigences d'un sujet absorbant qu'il s'est imposé ; mais le plus artiste sera d'écrire, par petits bonds, sur cent sujets qui surgiront à l'improviste, d'émietter pour ainsi dire sa pensée. De la sorte, rien n'est forcé. Tout a le charme du non voulu, du naturel. On ne provoque pas : on attend.

17 septembre Une inexactitude scrupuleuse.

Chaque matin, le vieux poète s'adosse au vieux rocher de l'inspiration, grimace, rougit, se raidit, se rompt les reins, et rien ne bouge.

13 octobre Homme de peu de lettres.

27 octobre C'est un travail curieux que de démêler chez un jeune les influences des arrivés. Que de mal on se donne avant de prendre son originalité chez soi, tout simplement !

31 octobre Il nous vient souvent l'envie de changer notre famille naturelle contre une famille littéraire de notre choix, afin de pouvoir dire à tel auteur d'une page touchante : « Frère ».

3 novembre Rester à l'affût de son esprit, la plume haute, prêt à piquer la moindre idée qui peut en sortir.

8 novembre Ce qui caractérise au plus haut point le style des Goncourt, c'est le mépris hautain qu'ils ont pour l'harmonie, ce que Flaubert appelait

les chutes de phrases. Elles sont encombrées, leurs phrases, de génitifs accouplés, de subjonctifs lourds, de tournures pâteuses qui ont l'air de sortir d'une bouche pleine de salive. Ils ont des mots qui sont comme des ronces, une syntaxe qui racle la gorge, qui font au haut du palais l'impression d'une chose qu'on ne peut pas se décider à vomir.

9 novembre L'art avant tout. Il restait un mois, deux mois, parmi ses livres, ne leur demandant que le temps du repos et des sommeils, puis tout à coup il tâtait sa bourse. Il fallait chercher un emploi, n'importe quoi, pour revivre. Une longue suite de jours dans un bureau quelconque avec des ronds-de-cuir, de race ceux-là, il collait des timbres, mettait des adresses, acceptait toute besogne, gagnait quelques sous, remerciait le patron et retournait à ses livres, jusqu'à nouvelle détresse.

11 novembre Le style vertical, diamanté, sans bavures.

24 novembre On me raconte que Montépin a devant lui, sur sa table, des petits bonshommes en bois qu'il enlève à mesure que son roman les tue.

25 novembre C'est en pleine ville qu'on écrit les plus belles pages sur la campagne.

4 décembre L'esprit n'accueille une idée qu'en lui donnant un corps ; de là les comparaisons.

1888

Février Un mot si joli qu'on le voudrait avec des joues, pour l'embrasser.

12 août Rien d'assommant comme les portraits de Gautier. La figure est dépeinte trait pour trait, avec des détails, des minuties encombrantes. Il n'en reste rien à l'esprit. C'est là une erreur du grand écrivain, où l'école moderne se garde de tomber. On dépeint par un mot précis qui fait image, mais on ne s'amuse plus à des revues au microscope.

15 novembre Les mots sont la menue monnaie de la pensée. Il y a des bavards qui nous paient en pièces de dix sous. D'autres, au contraire, ne donnent que des louis d'or.

Une pensée écrite est morte. Elle vivait. Elle ne vit plus. Elle était fleur. L'écriture l'a rendue artificielle, c'est-à-dire immuable.

23 novembre Le poète n'a pas qu'à rêver : il doit observer. J'ai la conviction que par là la poésie doit se renouveler. Elle demande une transformation analogue à celle qui s'est produite dans

le roman. Qui croirait que la vieille mythologie nous opprime encore ! À quoi bon chanter que l'arbre est habité par le Faune ? Il est habité par lui-même. L'arbre vit : c'est cela qu'il faut croire. La plante a une âme. La feuille n'est pas ce qu'un vain peuple pense. On parle souvent des feuilles mortes, mais on ne croit guère qu'elles meurent. À quoi bon créer la vie à côté de la vie ? Faunes, vous avez eu votre temps : c'est maintenant avec l'arbre que le poète veut s'entretenir.

1889

24 janvier Dans l'ancien style, on éprouvait parfois le besoin de traduire quelques mots français en latin. L'imprimerie les rendait en lettres italiques. De nos jours, nous nous demandons pourquoi. C'était, en effet, une pauvre manière de prouver son érudition. Les mots latins n'ajoutaient rien aux mots français. Ce n'était qu'une simple redondance parfaitement vaine. C'est ainsi qu'on lit dans le *Génie du christianisme*¹ : « On ne revient point impie des royaumes de la solitude, *Regna solitudinis*. » Pourquoi « *Regna solitudinis* » ?

25 janvier On reproche aux décadents leur obscu-

rité. C'est une mauvaise critique. Qu'y a-t-il à comprendre dans un vers ? Absolument rien. Des vers ne sont pas une version latine. J'aime beaucoup Lamartine, mais la musique de son vers me suffit. On ne gagne pas beaucoup à regarder sous les mots. On y trouverait vraiment peu de chose. Mais c'est trop exiger que de vouloir qu'une musique ait un sens, beaucoup de sens. Lamartine et les décadents se rencontrent sur ce point. Ils ne considèrent que la forme. Les décadents y mettent un peu plus de façons, voilà tout.

Il devrait être interdit, sous peine d'amende et même de prison, à tout écrivain moderne, d'emprunter une comparaison à la mythologie, de parler de harpe, de lyre, de muse, de cygnes. Passe encore pour les cigognes.

20 février Lu, de Michelet, *La Mer*. Michelet est le type du grand bavard. Il extrait d'une petite idée une grande page. Blanc bonnet ne lui suffit pas : il lui faut bonnet blanc. En général, il lui faut des faits pour le soutenir. Toute l'histoire de France n'est pas de trop, mais la mer n'est pas assez, parce qu'elle n'a pas d'histoire. On commence par admirer ces écrivains, genre magnifique, qui tiennent des poules pondeuses. Bientôt, on a assez de leurs œufs.

19 mars Lire deux pages de *L'Intelligence*² de Taine et aller chercher des pissenlits, voilà un rêve, et c'est ma vie pour le moment. J'assiste encore au coucher des grives, au croule des bécasses, à l'endormement du bois. J'en deviens bête. Heureusement, deux pages de Taine me décrassent, et me voilà en pleine fantaisie, au-dessus du monde, acharné à l'étude de mon moi, de sa décomposition, de notre néant.

31 mars Je connais un grand garçon qui a vingt-quatre ans, qui dirige trois fermes, qui mène durement ses hommes et n'aime que ses bestiaux, qui fait saillir à chaque instant un bœuf ou un étalon, qui aide à pleins bras, manches retroussées, les vaches à faire leurs veaux, qui renforce les matrices de ses brebis quand elles tombent, qui connaît à fond toutes les choses malpropres de son métier, et qui a dit à ma femme, d'un air timide et embarrassé : « N'allez pas dire à ma mère que je lis *La Terre*³ ! »

28 mai L'amitié d'un homme de lettres de talent serait un grand bienfait. Il est fort dommage que ceux dont on désire les bonnes grâces soient toujours morts.

12 août La grande facilité qu'il avait de s'approprier les idées et les sentiments de ses auteurs favoris paralysait son originalité. Il ne pouvait se

tenir en place. Chaque livre lui semblait renfermer quelque excellente maxime, quelque bonne théorie qu'il adoptait aussitôt. De là, une diffusion dans son esprit, une multiplicité de goûts qui toujours trouvaient leur satisfaction, mais aussi une éclipse du but à atteindre, des pas perdus, d'inutiles voyages littéraires, un obsédant éclectisme qui le contint dans la médiocrité et fit de son âme une véritable âme photographiée, une âme littéraire, parasite des autres âmes et incapable de vivre par elle-même.

24 août Les écrivains qui n'aiment pas Victor Hugo me sont ennuyeux à lire, même quand ils n'en parlent pas.

28 août C'est désespérant : tout lire, et ne rien retenir ! Car on ne retient rien. On a beau faire effort : tout échappe. Ça et là, quelques lambeaux demeurent, encore fragiles, comme ces flocons de fumée indiquant qu'un train a passé.

7 septembre Mlle Blanche⁴ fait des vers. Elle trouve qu'il y a des gens qui les font mal. Elle recherche la délicatesse. Une personne l'engage à multiplier ses châles et ses fourrures. Elle lui répond, en vers, qu'une chose tient plus chaud qu'une fourrure : c'est l'amitié. Elle débite ainsi aux amis qui lui offrent à dîner un petit compliment sucré. Pour elle, la poésie, c'est cela. Une idée

fine qui lui vient et qu'elle versifie la rend heureuse toute la journée. Elle ne se fait pas un autre idéal du poète et, par instants, elle pense qu'elle-même est cet idéal. Qui osera lui dire qu'elle se trompe ?

25 septembre Je lis roman sur roman, je m'en bourre, je m'en gonfle, j'en ai jusqu'à la gorge, afin de me dégoûter de leurs banalités, de leurs redites, de leur convenu, de leurs procédés systématiques, et de pouvoir faire autre.

26 septembre Plus tard, si le bon Dieu me donne à choisir le paysage où je devrai revivre, je lui demanderai un paysage toujours lunaire, afin de voir éternellement la molle et belle lune épancher « sur les forêts ce grand secret de mélancolie qu'elle aime à raconter aux vieux chênes et aux rivages antiques des mers ». Une superbe phrase d'*Atala*⁵, qui m'a toujours produit une impression énorme de solitude et d'ampleur.

21 octobre Un La Bruyère en style moderne, voilà ce qu'il faudrait être.

Rien de plus mauvais que les nouvelles de Balzac. C'est trop petit pour lui. D'ailleurs, quand il avait une idée, il en faisait un roman.

4 novembre Non, décidément, Barrès se retient trop. Il sera malade quelque jour. Sa sincérité contenue fera péter sa peau. Il mourra d'une

conviction rentrée, étouffera de civilisation comme d'autres d'un manque d'air. Des sensations courtes rendues par des phrases brèves. Est-ce neuf, ce qu'il dit ? Il dore la tranche des manuels classiques. Quand on a dit : « Il n'y a rien », une fois, une seule, n'est-ce pas suffisant ? Restent les apparences, les belles et variées apparences qui composent un Univers bien assez réel pour notre petite vie jusqu'à notre petite et proche mort. Barrès, mon ami, déboutonnez-vous : vous sentez le concentré. On étouffe chez vous ! Aérez !

26 décembre Cette sensation poignante qui fait qu'on touche à une phrase comme à une arme à feu.

1890

2 janvier On peut être poète avec des cheveux courts. On peut être poète et payer son loyer. Quoique poète, on peut coucher avec sa femme. Un poète, parfois, peut écrire en français.

24 janvier Il faut opérer par la dissociation, et non par l'association des idées. Une association est presque toujours banale. La dissociation décompose, et découvre des affinités latentes.